

Lettre des Amis d'Anne de Guigné

Anne et le sacrifice : quel enseignement pour nous ?

À la lumière du carême et de Pâques, il est bon de nous interroger sur la place de la Croix dans la vie d'Anne et dans la nôtre.

La Croix, comme sacrifice de Jésus, nous révèle que chacun, à l'égal à tous, est aimé et que chacun a une mission. On peut dire cela autrement, en termes plus familiaux qui se rapprochent du vocabulaire d'Anne : être et devenir un enfant, une personne c'est reconnaître que l'on a une origine, c'est appartenir à une fraternité, vivre et transmettre un héritage pour d'autres dont on reçoit ou partage la vie.

Être fils ou fille, c'est aussi devenir frère, sœur. La filiation dit notre origine ; la fraternité dit notre vocation. Le rôle des parents, en un sens, c'est de pouvoir appeler son enfant « frère, sœur » en humanité. Le jour où mon enfant, mon fils, ma fille, est mon égal avec lequel je converse, avec lequel je me remets en question, avec lequel je chemine, mon éducation a atteint son objectif. Certes, je resterai pour lui celui qui lui a donné la vie et l'a fait grandir, et il sera pour moi celui qui prendra soin de ma vie plus tard. Car le but de la filiation, c'est bien la fraternité à laquelle on n'accède que par la reconnaissance d'une origine commune. Et là, il y a matière abondante à sacrifice.

Ce que je viens de dire ne se passe pas que dans une famille, mais c'est une loi de toute l'humanité. La famille est le lieu premier où je découvre que j'ai une origine et que je suis appelé à vivre fraternellement, que toute autorité a pour fin le bien commun et que le bien commun n'existe que s'il y a une autorité aimante et sage. Anne a perdu son père en 1915 à la guerre. Elle a douloureusement subi cette mort, puis elle l'a méditée, cela n'est pas pour rien dans son sens du sacrifice. La patrie, la nation, comme on voudra l'appeler, la France, l'Europe aussi, sont un lieu de filiation et de fraternité. L'héritage d'une langue, d'un territoire, d'une culture sont un appel à bâtir une fraternité au prix de sacrifices. Toute personne humaine, même un enfant, vit non seulement de sa famille, mais de sa nation et de l'humanité entière. Il apprend le sacrifice, qui est un moyen de

grandir, de devenir fils et fille, frère et sœur.

J'essaie d'approcher d'une définition du sacrifice inspirée de l'exemple d'Anne. Puisque nous croyons qu'Anne prie pour nous et nous enseigne, elle doit bien nous apprendre ce qu'est un sacrifice sain et saint. Le sacrifice, c'est être capable de reconnaître qu'un bien particulier doit s'ouvrir à un bien commun plus grand. On ne sacrifie un bien que pour un bien plus grand, car sacrifier ce n'est pas détruire, c'est transfigurer. Se sacrifier, c'est être de bons alchimistes et, avec du plomb, faire de l'or. On ne peut pas ne pas enseigner le sacrifice à des enfants, car on doit les orienter des biens qu'ils ont vers des biens plus grands qu'ils n'ont pas encore. Sinon, quand ils auront l'âge de posséder ces biens dans l'autonomie – l'argent, le travail, la sexualité, etc. –, ils les emploieront en vue d'un bien trop privé, trop particulier, pas assez commun. Une civilisation qui n'éduque plus ses enfants au sacrifice, n'éduque plus du tout. Cette affirmation mérite d'être discutée, mais il faut réfléchir avant d'y renoncer !

Je crois que nous avons tous à vénérer ce que cette enfant a voulu porter dans sa vie. Elle l'a porté, elle l'a fait, elle l'a vécu, et en allant vers elle, en nous déplaçant jusqu'à elle, en la laissant nous enseigner, nous sommes reconnaissants envers ce que ce petit bout de femme a voulu porter en réponse à ce qui lui donnait de « grandir en âge et en grâce », comme Jésus, « devant Dieu et devant les hommes ».

Antoine Guggenheim